

# La ronde des saisons

4. SCANDALE AU PRINTEMPS

## **DE LA MÊME AUTRICE**

*chez Flammarion Québec*

### **La ronde des saisons**

1. Secrets d'une nuit d'été
2. Parfum d'automne
3. Un diable en hiver
4. Scandale au printemps

LISA KLEYPAS

La ronde  
des  
saisons

4. SCANDALE AU PRINTEMPS

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Léonie Speer

Flammarion >  
Québec

Couverture : Antoine Fortin  
Intérieur : Facompo

Titre original : SCANDAL IN SPRING  
Éditeur original : Avon Books, une filiale de HarperCollins  
Publishers, New York  
© Lisa Kleypas, 2006  
© Éditions J'ai lu, 2010, pour la traduction française  
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024,  
pour la présente édition

Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-89811-240-9  
ISBN (PDF) : 978-2-89811-241-6  
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-242-3

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2024

Imprimé au Canada  
flammarionquebec.com

## Prologue

— J'ai pris une décision quant à l'avenir de Daisy, annonça Thomas Bowman à sa femme et à sa fille. Même si nous, les Bowman, répugnons à nous avouer vaincus, nous ne pouvons plus nous voiler la face.

— À quel sujet, père ? interrogea Daisy.

— Tu n'es pas faite pour l'aristocratie britannique. À moins, ajouta-t-il en fronçant les sourcils, que l'aristocratie ne soit pas faite pour toi. Ta chasse au mari ne m'a rapporté qu'un très médiocre retour sur investissement. Sais-tu ce que cela signifie, Daisy ?

— Que ma cote est trop basse ?

À cet instant, on n'aurait jamais donné à Daisy ses vingt-deux ans. De petite taille, très mince, elle possédait encore l'agilité et l'exubérance d'une enfant, alors que la plupart des femmes de son âge jouaient déjà les jeunes mères de familles posées. Blottie dans un coin du canapé, les genoux relevés, elle avait l'air d'une poupée de porcelaine abandonnée. M. Bowman s'aperçut avec irritation que sa fille avait un livre sur les genoux, l'index glissé entre deux pages à l'endroit où elle avait été interrompue. De toute évidence, elle n'attendait qu'une chose : qu'il en finisse pour pouvoir se replonger dans sa lecture.

— Pose ça, lui ordonna-t-il.

— Oui, père.

Daisy entrouvrit subrepticement le livre pour repérer le numéro de la page, puis elle posa le volume à côté d'elle. Bowman fut ulcéré par son geste furtif. Les livres, les livres ! La simple vue de l'un d'eux suffisait à lui rappeler l'échec cuisant de sa fille sur le marché matrimonial.

Cette réunion informelle se tenait dans la suite qu'ils occupaient à l'hôtel depuis plus de deux ans. Enfoncé dans un grand fauteuil au capitonnage épais, Bowman tirait des bouffées d'un imposant cigare. Non loin de lui, sa femme Mercedes était perchée sur une chaise cannée aux pieds grêles. Bowman était un homme râblé, qui tenait du taureau aussi bien pour le physique que pour le caractère. S'il était presque chauve, il arborait une énorme moustache, comme si toute l'énergie requise pour faire pousser les cheveux sur sa tête s'était déviée vers sa lèvre supérieure.

Au début de leur mariage, Mercedes était d'une minceur peu commune ; celle-ci n'avait fait que s'accroître au fil des ans, à l'image d'un pain de savon se réduisant progressivement à une feuille translucide. Ses cheveux noirs et lisses étaient toujours strictement tirés, et les manches de son corsage enserraient des poignets si étroits que Bowman les aurait brisés avec la même facilité qu'une branchette de bouleau. Même quand elle se tenait parfaitement immobile, comme c'était le cas à cet instant, Mercedes semblait avoir les nerfs à fleur de peau.

Bowman n'avait jamais regretté de l'avoir choisie pour épouse – son ambition implacable reflétait parfaitement la sienne. C'était une femme

inflexible, tout en angles aigus, qui bataillait sans relâche pour les faire accepter dans la bonne société. C'était elle qui avait insisté pour emmener leurs filles en Angleterre quand les portes leur étaient restées fermées à New York.

— Nous leur passerons simplement par-dessus, avait-elle déclaré avec détermination.

Et, sapristi, ils avaient réussi avec Lillian, leur fille aînée !

Cette dernière avait réussi à décrocher le plus beau de tous les lots : lord Westcliff, dont le pedigree était en or massif. Le comte avait constitué une superbe acquisition pour la famille. Mais à présent, Bowman était impatient de retourner en Amérique. Si Daisy avait dû se trouver un mari titré, l'affaire serait déjà réglée. Il était temps de faire la part du feu.

En songeant à leurs cinq enfants, Bowman se demanda pourquoi ils leur ressemblaient si peu. Mercedes et lui étaient tous deux ambitieux. Comment avaient-ils pu concevoir trois fils aussi placides, aussi enclins à accepter les choses telles qu'elles venaient, aussi convaincus que tout leur tomberait toujours dans les mains comme des fruits mûrs ? Lillian était la seule qui semblait posséder un peu de l'esprit combatif des Bowman... en pure perte, puisque c'était une femme.

Et puis, il y avait Daisy. Daisy qui, de tous ses enfants, avait toujours été celui que Bowman comprenait le moins. Même petite, Daisy ne tirait jamais les conclusions correctes des histoires qu'il racontait, et posait toujours des questions qui n'avaient aucun rapport avec ce qu'il essayait de leur faire comprendre. Le jour où il avait expliqué que les investisseurs recherchant la sécurité et un

rapport modéré devaient investir dans les obligations émises par l'État, Daisy l'avait interrompu pour demander :

— Père, ce ne serait pas merveilleux si les oiseaux-mouches organisaient des thés et si nous étions assez petits pour être invités ?

Au fil des ans, les efforts de Bowman pour faire changer Daisy s'étaient heurtés à une résistance opiniâtre. Elle s'aimait comme elle était, en conséquence, toute tentative pour la transformer équivalait à tenter de diriger un envol de papillons ou à essayer de clouer de la gelée sur un arbre.

Le caractère imprévisible de sa fille l'ayant rendu à moitié fou, Bowman n'était pas le moins du monde surpris qu'aucun homme ne se soit porté volontaire pour se charger d'elle sa vie durant. Il suffisait d'imaginer la mère qu'elle ferait, à jacasser sur des fées glissant le long d'arcs-en-ciel, au lieu de graver des règles de bonne conduite dans la tête de ses enfants !

Mercedes intervint d'une voix que la consternation rendait aiguë.

— Cher monsieur Bowman, la saison est loin d'être achevée. Je considère que Daisy a fait d'excellents progrès. Lord Westcliff l'a présentée à plusieurs gentlemen prometteurs, qui sont tous excessivement intéressés par la perspective d'avoir le comte pour beau-frère.

— Je trouve révélateur que ce soit d'avoir Westcliff pour beau-frère qui intéresse ces « gentlemen prometteurs » plutôt que d'avoir Daisy comme épouse, répliqua Bowman sombrement.

Il darda sur sa cadette un regard dur.

— Est-ce que l'un de ces hommes est susceptible de te demander en mariage ?

— Elle n'a aucun moyen de savoir... protesta Mercedes.

— Les femmes savent toujours ce genre de choses. Réponds-moi, Daisy : y a-t-il un espoir d'amener l'un de ces gentlemen à se déclarer ?

Sa fille hésita. Une expression troublée voila ses yeux noirs en amande.

— Non, père, finit-elle par admettre avec franchise.

— C'est bien ce que je pensais.

Croisant ses doigts épais sur son estomac, Bowman posa sur les deux femmes silencieuses un regard autoritaire.

— Ton manque de succès commence à devenir ennuyeux, ma fille. J'en ai assez de dépenser inutilement de l'argent pour des robes et des fanfreluches... J'en ai assez d'avoir à te conduire d'un bal à un autre sans résultat... Et, plus que tout, j'en ai assez que cette histoire me retienne en Angleterre alors que l'on a besoin de moi à New York ! J'ai donc décidé de te choisir un mari.

Daisy lui jeta un regard interdit.

— À qui pensez-vous, père ?

— À Matthew Swift.

Daisy le dévisagea comme s'il était devenu fou. Mercedes eut une espèce de hoquet.

— Cela n'a aucun sens, monsieur Bowman ! Absolument aucun sens ! Daisy ne tirerait aucun avantage d'une telle alliance. M. Swift n'appartient pas à l'aristocratie et il ne possède pas de fortune...

— Il fait partie des Swift de Boston, coupa Bowman. Une famille que l'on peut difficilement dédaigner. Un nom et une lignée solides. Plus important encore, Swift m'est entièrement dévoué.

Et c'est l'un des hommes les plus doués pour les affaires que j'aie jamais rencontrés. Je le veux pour beau-fils ; c'est lui qui héritera de ma société le moment venu.

— C'est à vos trois fils que reviendra votre société de plein droit ! s'exclama Mercedes, outrée.

— Ils se moquent complètement des affaires. Ça ne les intéresse pas.

À la pensée de Matthew Swift, qui prospérait sous sa tutelle depuis presque dix ans, Bowman éprouva une bouffée de fierté. Ce garçon lui ressemblait plus que sa propre progéniture.

— Aucun d'eux ne possède l'ambition et la férocité de Swift, continua Bowman. Je ferai de lui le père de mes héritiers.

— Vous avez perdu la tête ! s'écria Mercedes avec force.

Daisy prit la parole avec un calme qui sapa sur-le-champ le lyrisme de son père.

— Permettez-moi de souligner qu'à ce sujet, ma coopération sera requise. Et puisque nous en sommes à la procréation des héritiers, je peux vous assurer qu'aucune puissance au monde ne me contraindra à porter les enfants d'un homme que je n'aime pas.

— Tu ne veux donc pas être utile à quelqu'un ? gronda Bowman, qui n'hésitait jamais à user de force brute pour mater une rébellion. Tu ne veux donc pas avoir un mari et une maison à toi, plutôt que de continuer à vivre en parasite ?

Daisy tressaillit comme s'il l'avait giflée.

— Je ne suis pas un parasite.

— Vraiment ? Dans ce cas, explique-moi en quoi le monde bénéficie de ta présence. As-tu un jour fait quelque chose pour quelqu'un ?

Confrontée à l'obligation de justifier son existence, Daisy le gratifia d'un regard de marbre et garda le silence.

— Voici donc mon ultimatum : tu te trouves un mari convenable avant la fin du mois de mai ou je donne ta main à Swift.



# 1

Un peu plus tard dans la soirée, Daisy se rendit à Marsden Terrace, la maison londonienne des Westcliff.

— Je ne devrais pas t'en parler, fulmina-t-elle en arpentant le salon de long en large. Dans ton état, il ne faut pas te perturber. Mais si je le garde pour moi, je vais exploser, ce que tu risques de trouver encore plus perturbant.

Sa sœur aînée releva la tête, qu'elle tenait appuyée contre l'épaule solide de son mari, lord Westcliff.

— Raconte-moi, dit-elle en ravalant une nouvelle vague de nausées. Je ne suis perturbée que quand les gens me cachent des choses.

À demi allongée sur le long canapé, elle reposait au creux du bras de Westcliff qui, avec une petite cuillère, lui glissait entre les lèvres un peu de sorbet au citron. Elle ferma les yeux en avalant, et ses épais cils noirs soulignèrent la pâleur extrême de son visage.

— Ça va mieux ? s'enquit doucement son mari tout en tamponnant une goutte coulée sur son menton.

— Oui, je crois que cela me fait du bien. Beurk ! Prie pour que ce soit un garçon, Westcliff, parce

que ce sera ta seule chance d'avoir un héritier. Il est hors de question que je repasse par tout ce...

— Ouvre la bouche, coupa-t-il avant de lui donner une autre cuillerée de sa glace préférée.

En temps ordinaire, Daisy aurait été émue de surprendre ainsi les Westcliff dans leur intimité. Il était rare de voir Lillian aussi vulnérable ou Marcus aussi gentil et attentionné. Mais Daisy était si préoccupée par ses propres problèmes qu'elle y prit à peine garde.

— Père m'a donné un ultimatum. Ce soir, il...

— Une seconde, l'interrompit Westcliff.

Il aida Lillian à se mettre légèrement sur le côté afin qu'elle repose davantage sur lui, sa main fine reposant sur son ventre arrondi. Quand il murmura quelque chose d'inaudible contre ses cheveux ébouriffés d'un noir corbeau, elle hocha la tête avec un soupir.

Quiconque était témoin des soins pleins de tendresse que Westcliff prodiguait à sa jeune épouse ne pouvait s'empêcher de noter les changements intervenus chez ce dernier, qui était connu pour la froideur de ses manières. Il était devenu bien plus accessible, il souriait et riait davantage, et se montrait beaucoup moins pointilleux sur les bonnes manières. Ce qui était préférable quand on avait Lillian pour épouse et Daisy pour belle-sœur.

Westcliff reporta son attention sur Daisy. Il la considéra en plissant légèrement ses yeux si sombres qu'ils paraissaient noirs. Même s'il ne prononça pas un mot, Daisy lut dans ceux-ci son désir de protéger Lillian de tout ce qui pourrait troubler sa tranquillité.

Soudain, elle se sentit honteuse d'être accourue ainsi pour raconter l'injustice de leur père à son égard. Elle aurait dû garder ses problèmes pour

elle-même, au lieu de se précipiter chez sa sœur aînée comme une gamine. Mais quand Lillian rouvrit les yeux, son regard était chaleureux et souriant, et une myriade de souvenirs d'enfance dansa entre elles dans les airs en une ronde joyeuse. L'intimité entre sœurs était une chose contre laquelle même le plus protecteur des maris ne pouvait lutter.

— Raconte, fit Lillian en se blottissant contre l'épaule de Westcliff. Qu'a dit l'ogre ?

— Que si je ne trouve pas un époux convenable avant la fin mai, il m'imposera le mari qu'il a choisi. Et devine qui c'est ? Je te le donne entre mille !

— Aucune idée. Personne ne trouve grâce aux yeux de père.

— Oh, que si ! répliqua Daisy d'un ton sinistre. Il existe une personne au monde que père apprécie à cent pour cent.

À présent, Westcliff lui-même paraissait intéressé.

— C'est quelqu'un que je connais ? s'enquit-il.

— Vous le connaîtrez bientôt, répondit Daisy. Père l'a fait venir. Il débarquera dans votre propriété du Hampshire la semaine prochaine, pour la chasse au cerf.

Westcliff fouilla dans sa mémoire pour retrouver les noms que Thomas Bowman lui avait demandé d'ajouter sur la liste des invités.

— L'Américain ? M. Swift ?

— Précisément !

Lillian fixa sa sœur, sidérée. Puis elle détourna le visage et le pressa contre l'épaule de Westcliff avec un cri étouffé. Daisy craignit d'abord qu'elle n'ait fondu en larmes ; en fait, Lillian gloussait de manière incontrôlable.

— Non... ce n'est pas possible... c'est complètement absurde... jamais tu ne pourrais...

— Tu ne trouverais pas cela si amusant si c'était *toi* qui étais censée l'épouser, l'interrompit Daisy.

Westcliff regarda les deux sœurs tour à tour.

— Qu'avez-vous à reprocher à ce M. Swift ? D'après ce que votre père m'en a dit, c'est un homme plutôt respectable.

— Tout ! répondit Lillian en pouffant de nouveau.

— Mais votre père l'estime, fit remarquer Westcliff.

— Oh, pour ça... railla-t-elle. M. Swift fait tout pour l'imiter, et boit la moindre de ses paroles, père est donc flatté dans sa vanité.

Songeur, le comte glissa une nouvelle cuillère de sorbet entre les lèvres de Lillian. Elle émit un soupir de plaisir quand le liquide glacé coula dans sa gorge.

— Votre père se trompe-t-il quand il prétend que M. Swift est intelligent ? demanda-t-il à Daisy.

— Il est intelligent, admit-elle. Mais on ne peut avoir de conversation avec lui – il pose des milliers de questions et absorbe tout ce qu'on lui dit, mais sans jamais rien donner en retour.

— Peut-être est-il timide, suggéra Westcliff.

Daisy ne put s'empêcher de rire.

— Je vous assure, milord, que M. Swift n'est pas timide. Il est...

Elle s'interrompit, car elle ne parvenait pas à traduire sa pensée en mots.

La froideur innée de Matthew Swift s'accompagnait d'un insupportable air de supériorité. On ne pouvait jamais rien lui dire – il savait tout. Ayant grandi dans une famille dont les membres étaient intransigeants, Daisy n'était pas disposée à supporter dans son existence un caractère rigide et raisonneur de plus.

En outre, que Swift s'entende si bien avec leur père ne parlait pas en sa faveur.

Peut-être que Daisy l'aurait mieux toléré s'il y avait eu quoi que ce soit de séduisant ou de charmant en lui. Malheureusement, aucune grâce ne venait adoucir son caractère ou son physique. Il ne possédait ni sens de l'humour ni gentillesse apparente. Pour couronner le tout, sa silhouette était complètement disproportionnée : grand et dégingandé, il avait des bras et des jambes aussi secs que des rames à haricots. Elle gardait en mémoire la manière dont son manteau semblait pendre de ses larges épaules comme s'il n'y avait rien à l'intérieur.

— Au lieu de faire la liste de ce que je n'aime pas chez lui, finit par dire Daisy, disons simplement qu'il n'y a aucune raison susceptible de me le faire aimer.

— Il n'est même pas séduisant, renchérit Lillian. C'est un sac d'os.

Elle tapota le torse musclé de Westcliff, louant silencieusement son physique puissant.

— Swift possède-t-il au moins un trait pour le racheter ? demanda-t-il d'un air amusé.

Les deux sœurs réfléchirent à la question.

— Il a de belles dents, concéda enfin Daisy à contrecœur.

— Comment peux-tu le savoir ? riposta Lillian. Il ne sourit jamais !

— Votre jugement est vraiment sévère, fit remarquer Westcliff. Peut-être que M. Swift a changé depuis la dernière fois que vous l'avez vu.

— Pas au point que je consente un jour à l'épouser.

— Tu n'auras pas à épouser Swift si tu ne le veux pas, déclara Lillian avec véhémence. N'est-ce pas, Westcliff ?

— Oui, ma chérie, murmura-t-il en repoussant ses cheveux de son visage.

— Et tu ne laisseras pas père emmener Daisy loin de moi, insista Lillian.

— Bien sûr que non. On peut toujours trouver moyen de s'arranger.

Lillian se blottit contre lui. Elle avait une foi absolue dans les capacités de son mari.

— Voilà, marmonna-t-elle à l'intention de Daisy. Inutile de s'inquiéter... tu vois ? Westcliff a la situation bien en main, ajouta-t-elle après avoir bâillé à se décrocher la mâchoire.

Daisy eut un sourire de compassion quand elle vit les paupières de sa sœur s'abaisser. Elle croisa le regard de Westcliff par-dessus la tête de Lillian et lui fit signe qu'elle allait prendre congé. Il répondit d'un léger hochement de tête avant de reporter son attention sur le visage de sa femme. Daisy ne put s'empêcher de se demander si, un jour, un homme la regarderait de cette façon, comme s'il avait un trésor entre les bras.

Elle était persuadée que Westcliff essaierait de l'aider de toutes les manières possibles, ne serait-ce que pour la tranquillité de Lillian. Mais ce qu'elle connaissait de la volonté inflexible de son père tempérerait sa confiance dans l'influence du comte.

Même si elle avait bien l'intention d'user de toutes les armes à sa disposition pour se défendre, elle avait la désagréable intuition que les chances n'étaient pas en sa faveur.

Elle s'arrêta sur le seuil et tourna la tête du côté du couple sur le canapé. Lillian s'était endormie, constata-t-elle. Quand Westcliff croisa son regard, il dut percevoir sa tristesse, car il arqua un sourcil interrogateur.

— Mon père... commença Daisy avant de se mordre la lèvre.

Westcliff était en relations d'affaires avec son père. Courir se plaindre auprès de lui n'était pas vraiment la chose à faire. Pourtant, son expression patiente et attentive l'encouragea à continuer.

— Il m'a traitée de parasite, dit-elle à voix basse, pour ne pas réveiller sa sœur. Il m'a demandé de lui dire en quoi le monde bénéficiait de ma présence ou ce que j'avais jamais fait pour quiconque.

— Et vous avez répondu... ?

— Je... je n'ai rien trouvé à dire.

Le regard de Westcliff était insondable. Il lui fit signe d'approcher et elle obéit. À son grand étonnement, il lui prit la main et la serra avec chaleur. Le comte, si réservé d'ordinaire, n'avait jamais agi ainsi auparavant.

— Daisy, murmura-t-il, la plupart des existences ne se distinguent pas par de hauts faits. Elles se mesurent à l'aune d'une multitude de petits gestes. Chaque fois que vous faites preuve de gentillesse envers quelqu'un ou que vous amenez un sourire sur un visage, cela donne un sens à votre vie. Ne doutez jamais de votre valeur, ma jeune amie. Le monde serait un endroit lugubre si Daisy Bowman n'existait pas.

Peu de personnes contestaient que Stony Cross Park fût l'un des plus beaux domaines d'Angleterre. Situé dans le Hampshire, il offrait une variété infinie de paysages, depuis les forêts presque impénétrables jusqu'aux prairies humides et aux marais richement fleuris ; quant au manoir proprement dit, il dressait ses solides murs de pierres couleur

miel sur un promontoire dominant la rivière Itchen.

La vie jaillissait de toutes parts. Des pousses tendres pointaient au-dessus du tapis de feuilles mortes au pied des chênes et des cèdres ; des jacinthes sauvages bleuissaient le sol des sous-bois ; des sauterelles rouges bondissaient dans les prairies où s'épanouissaient les primevères, tandis que des libellules bleues aux ailes translucides zigzaguaient au-dessus des trèfles d'eau.

Un parfum de printemps, où se mêlaient l'odeur du buis des haies et celle de l'herbe nouvelle, imprégnait l'atmosphère.

Après un voyage de douze heures que Lillian décrivit comme un passage en enfer, les Westcliff, les Bowman et un certain nombre d'invités furent heureux d'arriver enfin à Stony Cross Park.

Le ciel était d'une couleur différente dans le Hampshire, d'un bleu plus doux, et le calme y était merveilleux. Pas de fracas de roues ou de sabots sur les pavés, pas de cris de vendeurs de rue ou de mendiants, pas de sifflets d'usines, rien de tous ces bruits qui assaillaient constamment les oreilles des citadins. Ici, il n'y avait que le pépiement des rouges-gorges dans les buissons, le lointain *toc-toc* des piverts contre les troncs d'arbres et l'éclair occasionnel d'un martin-pêcheur surgissant des roseaux protecteurs au bord de la rivière.

Lillian, qui trouvait autrefois la campagne d'un ennui mortel, fut ravie d'être de retour dans le domaine. Elle s'épanouissait dans l'atmosphère de Stony Cross Park et, dès la première nuit au manoir, elle se sentit beaucoup mieux que lors des dernières semaines. Maintenant qu'elle ne pouvait plus dissimuler sa grossesse sous des robes à taille haute, sa période de réclusion avait commencé, ce

qui signifiait qu'elle ne pouvait plus se montrer en public. Toutefois, dans sa propriété, Lillian bénéficierait d'une liberté relative, même si elle devait limiter ses rencontres avec les invités à de petits groupes.

À son grand ravissement, on installa Daisy dans la pièce du manoir qu'elle préférait. Cette chambre pittoresque, pleine de charme, avait un jour été celle de lady Aline, sœur de lord Westcliff, qui vivait à présent en Amérique avec son mari et leur fils. La particularité la plus délicieuse de la chambre était le minuscule cabinet qui lui avait été adjoint. Situé à l'origine dans un château français du XVII<sup>e</sup> siècle, il avait été démonté, puis remonté à Stony Cross Park et doté d'une méridienne qui était parfaite pour se reposer ou pour lire.

Pelotonnée dans celle-ci avec l'un de ses livres, Daisy avait l'impression d'être dissimulée au reste du monde. Oh, si seulement elle pouvait rester là et vivre avec sa sœur pour toujours ! Mais, en même temps, elle savait qu'elle ne serait jamais totalement heureuse ainsi. Elle voulait une vie à elle... un mari, des enfants.

Pour la première fois, Daisy et sa mère étaient devenues alliées. Le désir commun d'empêcher un mariage avec cet odieux Matthew Swift les unissait.

— Ce misérable jeune homme ! s'était exclamée Mercedes. Je suis persuadée que c'est lui qui a mis cette idée infâme dans la tête de ton père... Je l'ai toujours soupçonné de...

— Soupçonné de quoi ? avait demandé Daisy.

Mais sa mère s'était contentée de pincer les lèvres jusqu'à ce qu'elles ne forment plus qu'une ligne mince.

Après avoir parcouru la liste des invités, Mercedes informa Daisy qu'un grand nombre de gentlemen célibataires résidaient au manoir.

— Même s'ils ne sont pas tous directement héritiers d'un titre, ils sont issus de familles nobles. Et on ne sait jamais... Quelquefois, des catastrophes se produisent... des maladies fatales ou des accidents. Plusieurs membres d'une même famille peuvent disparaître d'un seul coup et alors, ton mari deviendrait pair du royaume par défaut.

Rassérénée à la perspective d'une calamité s'abattant sur la future belle-famille de Daisy, Mercedes étudia la liste plus attentivement.

Daisy attendait avec impatience l'arrivée d'Évangeline et de Saint-Vincent, prévue un peu plus tard dans la semaine. Évangeline lui manquait terriblement, surtout maintenant qu'Annabelle était occupée par son bébé et que Lillian se mouvait avec trop de lenteur pour l'accompagner dans les marches à bon pas qu'elle affectionnait.

Le troisième jour après son arrivée dans le Hampshire, Daisy décida d'effectuer une promenade. En début d'après-midi, vêtue d'une robe de mousseline bleu pâle imprimée de fleurs, chaussée de bottines solides et balançant un chapeau de paille par ses rubans, elle prit un chemin qu'elle avait déjà emprunté de nombreuses fois.

Tout en longeant les prairies humides où s'épanouissaient des fleurs rouges et jaunes, elle réfléchit à son problème.

Pourquoi lui était-il si difficile de trouver un mari ?

Ce n'était pas comme si elle refusait de tomber amoureuse. En vérité, elle y était même si disposée qu'il semblait monstrueusement injuste qu'elle n'ait toujours pas rencontré de fiancé potentiel.

Ce n'était pas faute d'avoir essayé ! Mais il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas.

Si un gentleman avait l'âge requis, il était passif ou pompeux ; s'il se montrait gentil et intéressant, soit il était assez vieux pour être son grand-père, soit il avait un trait repoussant, comme de sentir mauvais en permanence ou de vous postillonner au visage en parlant.

Daisy savait qu'elle n'était pas une grande beauté. Elle était trop petite et menue et, même si on louait le contraste que ses yeux et sa chevelure sombre offraient avec sa peau claire, elle avait aussi surpris trop souvent les adjectifs « délicate » et « espiègle » appliqués à sa personne. Une femme à la silhouette délicate n'attirait pas autant de prétendants que les beautés sculpturales ou les Vénus de poche.

On avait aussi fait remarquer que Daisy consacrait beaucoup trop de temps aux livres, ce qui était probablement vrai. Si on le lui avait permis, elle aurait passé la plus grande partie de la journée à lire et à rêver. N'importe quel aristocrate un peu sensé en aurait sans doute conclu qu'elle serait incapable de diriger une maison et de remplir des devoirs qui reposaient essentiellement sur l'attention portée aux détails.

Et l'aristocrate ne se serait pas trompé.

Daisy n'aurait pu montrer plus d'indifférence au contenu du garde-manger ou à la quantité de savon à commander pour la prochaine lessive. Elle s'intéressait autrement plus aux romans, à la poésie et à l'Histoire, qui lui inspiraient de longues heures de rêverie, au cours desquelles elle regardait par la fenêtre sans rien voir... tandis qu'en imagination, elle vivait des aventures exotiques, voyageait sur des tapis volants, traversait

des océans inconnus et cherchait des trésors sur des îles tropicales.

Et les gentlemen merveilleux qui les peuplaient, inspirés des récits héroïques et des quêtes passionnées, étaient tellement plus intéressants et excitants que les hommes ordinaires... Ils s'exprimaient dans une prose fleurie, excellaient dans le maniement de l'épée et gratifiaient les femmes qu'ils convoitaient de baisers qui les faisaient tomber en pâmoison.

Évidemment, Daisy n'était pas naïve au point de croire que de tels hommes existaient ; mais elle devait admettre qu'avec toutes ces images romantiques dans la tête, les hommes réels lui apparaissaient terriblement... eh bien, terriblement ennuyeux en comparaison.

Levant le visage vers le doux soleil qui filtrait à travers la voûte de feuillages, elle se mit à fredonner une joyeuse chanson populaire dont le titre était *La Vieille Fille dans la mansarde* :

« Qu'il soit riche, qu'il soit pauvre,  
Qu'il soit sot ou plein d'esprit,  
Quel homme aura pitié de moi  
et acceptera de m'épouser ? »

Elle ne tarda pas à atteindre sa destination : un puits où elle s'était déjà rendue à plusieurs reprises en compagnie des autres « laissées-pour-compte ». Un puits aux souhaits. Selon la tradition locale, il était habité par un esprit qui réalisait votre vœu si vous jetiez une épingle dedans. Le seul danger était de se tenir trop près du bord, car l'esprit du puits risquait de vous attirer dans ses profondeurs pour faire de vous sa compagne.

Lors de ses visites précédentes, Daisy avait fait des vœux pour ses amies – et ils s'étaient tous réalisés. Aujourd'hui, c'était elle qui avait besoin d'un peu de magie.

Après avoir posé son chapeau sur le sol, elle s'approcha du trou où bouillonnait une eau plutôt boueuse. Elle glissa la main dans la poche de sa robe et en tira un porte-épingles en papier.

— Esprit du puits, commença-t-elle, puisque j'ai usé de malchance pour trouver le genre de mari que j'ai toujours cru vouloir, je m'en remets à vous. Aucune exigence, aucune condition. Ce que je souhaite c'est... l'homme qui me conviendra. Je suis disposée à me montrer ouverte d'esprit.

Elle tira les épingles du papier deux par deux et les jeta dans le puits. Les éclats de métal étincelaient un instant dans les airs avant de toucher la surface agitée de l'eau trouble, puis de disparaître.

— Je voudrais que toutes ces épingles se portent sur le même vœu, dit-elle au puits.

Elle resta un long moment à se concentrer, les yeux fermés. Par-dessus le bruit de l'eau, elle percevait un bourdonnement d'insectes et l'appel mélancolique d'un coucou dans les bois.

Un craquement soudain se produisit derrière elle, comme celui d'une branchette écrasée par un pied.

Daisy fit volte-face et aperçut la silhouette sombre d'un homme se dirigeant vers elle. Le choc de découvrir quelqu'un aussi près alors qu'elle se croyait seule fit battre son cœur à grands coups.

Il était aussi grand et musclé que le mari de son amie Annabelle, encore qu'il parût un peu plus jeune – pas trente ans peut-être.

— Pardonnez-moi, dit-il à mi-voix en voyant son expression. Je ne voulais pas vous effrayer.

— Oh, vous ne m'avez pas effrayée ! répliqua-t-elle avec un entrain factice, alors que son cœur continuait de battre la chamade. J'ai juste été un peu... surprise.

Les mains dans les poches, l'homme s'approcha d'un pas souple.

— Il y a deux heures que je suis arrivé à Stony Cross Park. On m'a dit que vous étiez allée vous promener par ici.

Il ne lui était pas inconnu. D'ailleurs, il la regardait comme s'il s'attendait qu'elle le connaisse. Daisy sentit monter à ses lèvres les excuses piteuses auxquelles elle recourait chaque fois qu'elle avait oublié quelqu'un.

— Vous êtes un invité de lord Westcliff ? demanda-t-elle en essayant désespérément de le resituer.

Il lui adressa un regard curieux et esquissa un sourire.

— Oui, mademoiselle Bowman.

Il connaissait son nom. Daisy l'observa avec une perplexité grandissante. Comment avait-elle pu oublier un homme aussi séduisant ? Il avait des traits accusés, trop virils pour être qualifiés de beaux, trop saisissants pour qu'on les trouve ordinaires. Quant à ses yeux, leur bleu paraissait d'autant plus intense qu'il avait la peau hâlée par le soleil. Il y avait en lui quelque chose d'extraordinaire, une espèce de vitalité si peu contenue qu'elle faillit reculer d'un pas.

Comme il penchait la tête pour la regarder, un reflet d'acajou glissa sur sa chevelure brune. Il portait ses boucles épaisses beaucoup plus courtes que ne l'exigeait la mode européenne. À l'américaine, en fait. Maintenant qu'elle y songeait, il avait un léger accent américain. Et cette odeur

fraîche, propre, qu'elle détectait... se trompait-elle ou était-ce le parfum d'un... *savon Bowman* ?

Soudain, Daisy sut qui était cet homme. Ses genoux faillirent se dérober sous elle.

— *Vous*, murmura-t-elle, en fixant avec des yeux comme des soucoupes le visage de Matthew Swift.